La Section Clinique de Nantes

2022 - 2023 :

L'affaire sexuelle

Séminaire théorique :

Lecture de J. Lacan, *Le Séminaire*, livre XIX, *…ou pire* (1971-1972), Seuil, 2011, texte établi par Jacques-Alain Miller.

Séance 3, Janvier 2023 : Lecture des séances V, « Topologie de la parole (*entretien*) » ; et VI, « Je te demande de refuser ce que je t'offre ».

Il n'y a pas de rapport sexuel — Yad'lun

par Gilles Chatenay

« Il n'y a pas de rapport sexuel » et « Il y a de l'Un » : deux assertions, l'une négative, l'autre affirmative. Lacan parle de l'assertion au tout début de son séminaire[1] (Bernard Porcheret et Jean-Louis Gault en ont parlé) : « Quand il commente la fonction de l'assertion en rapport à une fonction *f(x)* vraie ou fausse, quelqu'un comme Frege[2] ne manque pas, pour que *x* ait existence d'argument – ici placé dans ce petit creux, image de la place vide – de placer, devant, quelque chose qui s'appelle *tout x*, qui convient à la fonction.

$$\vdash\!\!\overset{x}{\frown}\ \Phi(x)$$

En somme, le petit *T* basculé au début de la formule, le $\vdash$, nous dit Lacan, signifie « J'asserte », ou « J'affirme ». Et l'écriture de Frege se lit « J'asserte que tout *x* convient à la fonction $\Phi(x)$. » En d'autres termes, « J'asserte que la formule est vraie pour tout *x* ».

Wittgenstein a critiqué cette tentative d'expliciter l'assertion de la formule[3] : en effet, écrire une proposition, en soi, revient à l'affirmer : toute formule en elle-même est déjà une assertion – l'expliciter revient à asserter l'assertion.
D'ailleurs, dans l'écriture plus moderne que Lacan pratique, il n'est pas besoin d'ajouter quelque chose pour dire que l'on asserte l'assertion. Par exemple :

« Pour tout x, phi de x »

$$\forall x.\ \Phi x$$

Il est vain de tenter d'asserter ce qui est déjà une assertion, comme il est vain de tenter d'énoncer son énonciation – cela reviendrait à faire de l'énonciation un énoncé, qui à son tour supposerait une nouvelle énonciation. Et *bis repetita*.

[1] J. Lacan, Le Séminaire, livre XIX, …ou pire (1971-1972), Seuil, 2011, texte établi par Jacques-Alain Miller, p. 14.
[2] G. Frege (trad. C. Besson), *Idéographie*, Vrin, 1999.
[3] En fait, il critique B. Russell qui a repris cette règle.

Lacan fait valoir la distinction entre énonciation et énoncé lorsqu'il commente la phrase inaugurale de son écrit « L'étourdit » ; « Qu'on dise reste oublié derrière ce qui se dit dans ce qui s'entend ». [4]

Mais *quid* de la négation ? Pour nier un énoncé, il faut l'avoir énoncé. En quelque sorte, la négation est logiquement seconde à l'énoncé. En logique, il nous faut un signe supplémentaire, un symbole de négation, par exemple une barre :

« Pas tout x, phi de x »

$$\overline{\forall x}.\ \Phi x$$

La négation est seconde par rapport à l'énoncé, et Freud, dans son article sur la dénégation[5], nous en donne un exemple clinique : un analysant parle de son rêve « Vous demandez qui est cette personne dans le rêve. Ma mère, ce *n'est pas* elle. » Et Freud d'interpréter : « Donc c'est sa mère ». L'idée que c'était sa mère lui est venue, et dans un second temps, dans le passage de l'inconscient au conscient, il l'a rejetée.

Freud dit qu'on « ne rencontre dans l'analyse aucun "non" sortant de l'inconscient », Lacan répond que Freud pourtant nous raconte les multiples moyens par lesquels l'inconscient se débrouille pour signifier la négation.

Et, dirais-je, les formations de l'inconscient – rêves, lapsus, oublis du nom, mots d'esprit, actes manqués, symptômes – font irruption, viennent au jour comme des contradictions portées au discours conscient du sujet.
Et en-deçà, par elles le sujet témoigne que fracturé par une jouissance Une, réelle, il lui est impossible de se faire Un.

Il y a de l'Un, mais même si le sujet se compte pour un, il est divisé – autre à lui-même. Lacan l'écrit avec une barre, $\mathbb{S}$. Plus précisément, le sujet est autre à lui-même en cela que sa jouissance le fait autre à lui-même – n'arrive-t-il pas que lui-même dise de lui-même lorsqu'il a été traversé par un déchainement de jouissance : « je n'étais plus moi-même ».

Mais poser que la négation s'énonce dans un second temps logique par rapport à l'affirmation, qui serait première, initiale, ne reviendrait-il pas à dire qu'à l'origine, il y avait rapport sexuel ? Lacan s'amuse à se demander si l'homme parle parce qu'il n'y a pas de rapport sexuel, ou s'il n'y a pas de rapport sexuel parce qu'il parle. Même si Lacan dit qu'il n'y répondra pas, il le fait à mon avis, lorsqu'il dit que chez les animaux, selon toute apparence, il y a rapport sexuel [6] : entre l'homme et les animaux, quelle est la différence ? Les animaux, pour autant que l'on puisse en juger, ne parlent pas. Par « homme », il faut entendre être parlant, « parlêtre ».

[4] J. Lacan, « L'étourdit », *Autres écrits,* Seuil, 2001, p. 449. Dans le Séminaire XIX, il la commente dans les chapitres XVI et XVII.
[5] S. Freud, « La négation » (1925), *Résultats, idées, problèmes II*, PUF, 1987, p. 135.
[6] J. Lacan, … *ou pire, op. cit.,* p. 70 : « La plupart du temps, la fonction de la parole sert aussi à suppléer à ceci, que la fonction phallique est ce qui fait qu'il n'y a chez l'homme que les relations que vous savez – mauvaises – entre les sexes, alors que partout ailleurs ça semble aller comme à la coule, au moins à nos yeux. »

Le nombre zéro, une fondation par une inexistence

Il serait faux de penser que rien dans le monde du parlêtre ne puisse se fonder sur une inexistence. Par exemple Frege, auquel Lacan fait à de multiples reprises référence, fonde la série des nombres entiers à partir de zéro.[7]

Zéro

Pour fonder le nombre zéro, Frege avance ceci : soit le concept « non identique à soi-même ». Écrivons-le $x \neq x$. Je construis un tableau, avec pour colonnes le concept, les objets subsumés sous le concept — il ne s'agit pas de l'objet petit *a* —, le nom du nombre assigné (le nombre d'objets subsumés[8]) et enfin la notation du nombre en base 10.

Comme il n'y a pas d'objet qui n'est pas identique à lui-même, ce concept ne subsume aucun objet.[9] Le nombre qui est assigné à ce concept est nommé "zéro", et on le notera 0.

Concept	Objets subsumés	Nom du nombre assigné	Notation
$x \neq x$	pas d'objet	zéro	0

Aucun objet ne vient se ranger sous le concept « non identique à soi » : l'objet manque, et Lacan dit page 178 du *Séminaire … ou pire* que « le zéro marque [le] manque. »

Un

Soit le nombre 1 : on énonce le concept « identique à zéro ». Il n'y a qu'un seul objet identique à zéro, à savoir zéro lui-même. "un" est donc le nombre assigné au concept « identique à zéro », et on le note 1.

Concept	Objets subsumés	Nom du nombre assigné	Notation
$x \neq x$	pas d'objet	zéro	0
Identique à zéro	zéro	un	1

Le 1 est produit à partir du zéro, et Lacan, toujours dans *…ou pire*, page 178, dit que « le 1 s'engendre de ce que le 0 marque de manque ».

Petite incidence : comment ne pas penser que « Yad'l'un », qui dit qu'il existe de l'un, s'écrit en numérique "1", et en théorie des ensembles "∃ Un" ; et d'autre part que 0, en théorie des ensembles ∅, dit que 0 et ∅ écrivent qu'il n'existe pas, ∄ : "Il n'y a pas de rapport sexuel" par exemple ?

Deux et la suite

Soit le concept « *x* appartient à la suite naturelle des nombres qui se termine par *y* ». Je l'écris comme cela: $x \in (0, \ldots, y)$

J'ai écrit *y,* mais si je me pose la question pour « *x* appartient à la suite des nombres qui se termine par 1 », combien ai-je d'objets sous ce concept ? Deux objets, 0 et 1. Le nom du nombre subsumé sous ce concept est "deux", puisque j'ai deux objets, et cela s'écrit 2. Et je reproduis l'opération pour le deux : « *x* appartient à la suite des

[7] G. Frege, *Les fondements de l'arithmétique* (1884), traduction Claude Imbert, Seuil 1969.

[8] C'est par facilité que je parle de « nombre d'objets » ou pose la question « combien ? », donnant l'impression qu'il s'agit de quantités. Ce ne sont pas des quantités : voir en annexe « Le problème de la quantité ».

[9] L. Wittgenstein critique Russell, qui a suivi Frege sur ce point. Lacan, dans sa définition (néo)saussurienne du signifiant, serait d'accord avec Wittgenstein.

nombres qui se termine par 2 » : les objets sont 0, 1 et 2. Cela fait trois objets subsumés, et je l'écris 3. Et ainsi de suite…

Concept	Objets subsumés	Nom du nombre assigné	Notation
$x \neq x$	aucun	zéro	0
Identique à 0	0	un	1
$x \in (0, \dots, 1)$	0, 1	deux	2
$x \in (0, \dots, 2)$	0, 1, 2	trois	3

Le point important est qu'à chaque pas, on compte le 0, c'est-à-dire le manque, l'inexistence. « On compte le 0 », c'est-à-dire qu'à chaque fois, comme le dit Lacan, le zéro compte pour 1 : le manque est réitéré à chaque pas.[10]
« Zéro compte pour 1 » : c'est une première équivoque, que de dire que le zéro compte pour un. La suite des nombres s'origine d'une équivoque, et cette équivoque se répète, pour mieux dire se *réitère* dans tous les nombres qui suivent.

Je reviens à la suite des nombres entiers. Pour passer de 1 à deux, trois et la suite, j'ai changé de concept. Je suis passé de concepts qui ne supposaient pas un ordre ni une succession, à « *x* appartient à la suite naturelle des nombres qui se termine par *y* ». *Qui se termine par y* : il y a là un ordre, une succession : une loi. Or, le réel est sans loi. Deux et la suite seraient-ils moins réels que zéro et un, qui étaient indifférents à l'ordre, par opposition aux ordinaux ?
Mais « la suite naturelle des nombres qui se termine par *y* » commence par 0 et 1, et ils sont comptés à chaque nouveau nombre. On peut penser qu'ils lui inoculent le virus de leur équivoque, c'est-à-dire de leur contradiction interne, c'est-à-dire de leur réel…

Enfin, Lacan dit que le 2 est « inaccessible » : il est en effet inaccessible *par les moyens qui ont permis de fonder le zéro et le un.* En d'autres termes, dire que « zéro et un, comme on dit, ça fait deux »[11], certes, dans mon tableau, cela peut sembler n'énoncer qu'une simple addition, mais en fait cette « addition » ne s'effectue pas à partir des mêmes concepts : pour zéro, "x ≠ x" ; pour un, "identique à zéro" : zéro et un ne relèvent pas de la même logique, « zéro et un, comme on dit, ça fait deux ». Qu'ils ne relèvent pas de la même logique ; j'entends ceci comme une façon de dire « Il n'y a pas de rapport sexuel », ou encore, homme et femme ne relèvent pas de la même logique, ce dont rendent compte les formules de la sexuation.

$\mathcal{H}$	$\mathcal{F}$
$\exists x.\ \overline{\Phi x}$	$\overline{\exists x.\ \overline{\Phi x}}$
$\forall x.\ \Phi x$	$\overline{\forall x.\ \Phi x}$

Mais tout ce développement ne serait-il que formalisme vain, c'est-à-dire sans conséquence, c'est-à-dire sans aucun lien avec le réel ? Que nenni ! Frege avance que le nombre est « objectif » (c'est-à-dire qu'il n'est pas issu de la perception, ni n'est un symbole, une représentation répondant à une convention). Ni imaginaire, ni symbolique, le nombre est réel,

[10] Pour une formulation plus rigoureuse, voir J.-A. Miller, « La suture (Éléments de la logique du signifiant) », *Cahiers pour l'analyse* n°1, 1966. Repris d'un exposé prononcé le 24 février 1965 au Séminaire du Docteur J. Lacan. Réédité dans *Un début dans la vie*, Le Promeneur, 2002.
[11] *…ou pire, op. cit.,* p. 75.

pour Lacan : « Il y a au moins une chose de réelle, la seule dont nous sommes sûrs — c'est le nombre. »[12]

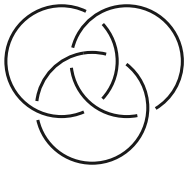
Puisque le nombre 1 semble construit à partir du zéro, le *Un* de *Yad'lun* serait-il second ? Mais zéro compte pour un ! : zéro dit qu'il n'y a pas d'objet différent de lui-même, en d'autres termes, l'ensemble des objets non identiques à eux-mêmes est vide. Combien de parties l'ensemble qui ne contient aucun élément contient-il ? Une : l'ensemble vide.

Ainsi il y a de l'Un, dès l'origine. Et dès l'origine, il n'y a pas de rapport sexuel.

Il était vain de tenter d'ordonner les deux assertions « Il n'y a pas de rapport sexuel » et « Il y a de l'Un » : cela reviendrait à faire de l'une une conséquence de l'autre. Les deux sont à maintenir côte à côte, au même niveau logique, et la psychanalyse ne tiendrait pas si l'on voulait ne s'adosser que sur l'une pour prétendre en déduire l'autre. Je soutiendrais ceci : ces deux assertions sont deux *axiomes* de la psychanalyse.

Une assertion les a précédés dans l'enseignement de Lacan : « Il n'y a pas de métalangage », ce qui revient en fait à « Il n'y a pas d'Autre de l'Autre ». Évidemment c'est un troisième axiome, celui qui rend compte de la dimension de la parole et du langage dans le discours de la psychanalyse.

Je risque cette proposition : la psychanalyse repose sur ces trois axiomes. Il lui en faut trois (au moins), et aucun ne supplante les autres : ils sont noués. Et comme deux ne suffisent pas pour que tienne le discours de la psychanalyse, ce nouage est borroméen.



Topologie, jouissance

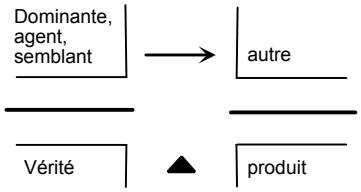
Jacques-Alain Miller a intitulé le premier des deux chapitres que nous lisons aujourd'hui « Topologie de la parole ». Comment la topologie arrive-t-elle dans ces pages ? Par les quatre discours : « Je les ai disposés selon ce qu'on appelle une topologie (…) qui repose sur le regroupement de pas plus de quatre points. (…) C'est si fortement inscrit dans la structure de notre monde qu'il n'y a pas d'autre fondement au fait de l'espace que nous vivons. »[13] Les quatre discours sont au fondement de l'espace dans lequel nous vivons. L'espace : à ses débuts, la topologie s'est appelée *analysis situs* : analyse des situations, analyse des places, analyse de l'espace.

Lacan, depuis le Séminaire XVII, a développé les quatre discours, discours du maître, de l'hystérique, de l'universitaire et de l'analyste. Chacun de ceux-ci repose sur quatre places, celle de la dominante, (ou agent, ou semblant), celle de l'autre, celle du produit, et celle de la vérité. Quatre termes, S_1, S_2, a, $\$$, dans cet ordre, viennent comme arguments dans les quatre places. Les quatre discours sont spécifiés chacun par l'argument qui vient à la place dominante du semblant. Ces places sont reliées par des flèches et des barres de supposition. *SAUF* entre

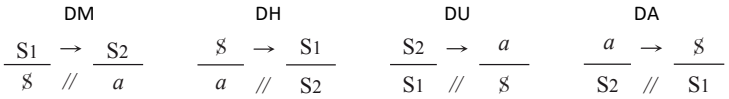
[12] *…ou pire, op. cit*., p. 35.
[13] *op. cit.,* p. 66.

vérité et produit : le discours est « rompu »[14], il y a un « obstacle »[15] qui rend impossible la relation directe entre vérité et produit. (L'obstacle est figuré dans les schémas qui suivent par un triangle noir ou deux barres parallèles).
Et dans le Séminaire XIX, ce qui fait obstacle au rapport sexuel, c'est la jouissance phallique.[16]

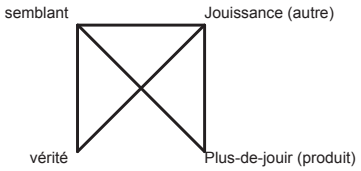
Les places :



Les quatre discours :



Lacan, dans le Séminaire XIX, donne le schéma de la structure des discours (je ne reproduis pas les flèches)[17] : entre plus-de-jouir et vérité, pas de chemin direct.



Et il y a du nouveau : dans le Séminaire XIX, la jouissance, la jouissance que je dirais une, continue, est en place de l'autre. On peut le lire ainsi : sa propre jouissance est autre pour le sujet. Le semblant, disons le signifiant, découpe la jouissance en morceaux, en petites lichettes de jouissance, en plus-de-jouir.
Qu'est-ce que cette jouissance ? C'est, nous dit Lacan, « une jouissance certes phallique, mais qu'on ne peut dire jouissance sexuelle. » : il n'y a pas de rapport sexuel. « Si nous osons, comme cela se fait tous les jours, épingler nos partenaires de leur sexe, il est éclatant que l'homme comme la femme font semblant, chacun dans ce rôle. »[18] « Par contre, il est bien clair que c'est plutôt avec grand **Φ** qu'avec l'autre, le partenaire, que chacun a un rapport. »[19]

La question du sens

Dans un discours courant, la psychanalyse donnerait à tout un sens sexuel. Que devient la question du sens, lorsque la jouissance n'est pas sexuelle ? « Le phallus, c'est la signification, c'est ce par quoi le langage signifie. »[20]

[14] *op. cit.,* p. 23.
[15] Cf. J. Lacan, *Le Séminaire*, livre XVII, *L'envers de la psychanalyse* (1969-1970), Seuil, 1991, texte établi par Jacques-Alain Miller, p. 151.
[16] *…ou pire, op.cit.,* p. 70.
[17] *op. cit.,* p. 67.
[18] *Op. cit.,* p. 70.
[19] *Op. cit.,* p. 71.
[20] *Op. cit.,* p. 70.

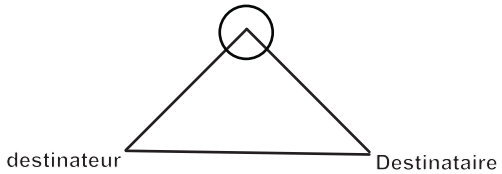
Alors comment vient le sens ? « Pour que quelque chose ait du sens, dans l'état actuel des pensées, c'est triste à dire, il faut que ça se pose comme normal. »[21] Qu'est-ce que « l'état actuel des pensées ? » Dans « Radiophonie », Lacan nous dit ceci : « Tout indique la procession de ce que je définis comme le discours universitaire, soit, contre toute apparence à tenir pour leurre en l'occasion, la montée de sa régie. »[22] Et une page plus loin, il avance que nous avons affaire à « l'infatuation de la catégorie quantité. » Être normal, c'est répondre aux normes, et les normes, dans l'état actuel des pensées, sont produites à travers des évaluations quantitatives, en général statistiques. Être normal, c'est être en haut de la courbe de Gauss, encore appelée « loi normale ». L'état actuel des pensées est la soumission au discours du savoir des normes quantitatives.

Le discours qui met le savoir des normes en place dominante, le discours qui énonce le normal, c'est le discours universitaire, dans sa déclinaison bureaucratique – lorsqu'il avait présenté le discours universitaire dans son Séminaire XVII L'envers de la psychanalyse, il l'avait d'abord appelé discours de la bureaucratie, et discours du capitaliste.[23]

Alors, le sens, d'où surgit-il ? « (…) là où on accroche quelque chose qui peut ressembler à un sens, le signifié d'un signifiant vient toujours de la place que le même signifiant occupe dans un autre discours. »[24] Qu'est-ce que le discours ? J'ai cité Lacan lorsqu'il dit que les quatre discours sont au fondement de l'espace dans lequel nous vivons : cela fait du discours le *contexte* dans lequel nous parlons. Alexandre Koyré a avancé ceci : « Les mots que nous prononçons, les phrases que nous entendons ne prennent leur sens plein et entier que dans et par leur contexte. »[25] Lacan est plus précis : le sens vient de la place qu'occupe le signifiant dans un *autre* discours que celui dans lequel on parle. Je trouve que cela fait sens : c'est bien l'autre, – et par exemple vous qui m'écoutez – qui depuis un autre lieu que le mien décide du sens de ce que je dis. Et qui décide si cela a du sens…
« Mais, dit Lacan, aucun sens de discours, à se soutenir d'un autre, n'est que partiel. »[26]

Je te demande de me refuser ce que je t'offre

Je reprends la citation que je faisais tout à l'heure : « il est bien clair que c'est plutôt avec grand **Φ** qu'avec l'autre, le partenaire, que chacun a un rapport. »[27] Lorsque ce rapport, ce lien, est lien de parole, il est lien entre trois termes (au moins), et non deux, comme il pourrait sembler n'établir qu'une relation entre le destinateur et le destinataire.



Le triangle du message

(schéma page 86)

« Je te demande de refuser ce que je t'offre, parce que ça n'est pas ça. »[28]

[21] Op. cit., p. 71.
[22] J. Lacan, « Radiophonie » (1970), *Autres écrits,* 2001, pp. 436 et 437.
[23] *L'envers de la psychanalyse, op. cit.,* p. 34.
[24] *…ou pire, op. cit*., p. 77.
[25] A. Koyré, *Épiménide le menteur. Ensemble, catégorie,* Hermann, Paris, 1947. Réédité par P. Scriabine dans Les documents de l'École de la Cause freudienne n°3, 1993.
[26] *…ou pire, op. cit*., p. 78.
[27] *op. cit.,* p. 71.
[28] *op. cit.,* p. 82.

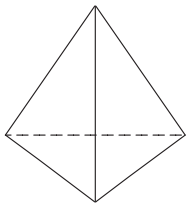
La phrase de Lacan (que Jacques-Alain Miller a choisi pour titre du chapitre VI) apporte quelque chose de nouveau à la définition de l'amour qu'il avait déclinée à de multiples reprises, « L'amour c'est donner ce que l'on n'a pas. » Elle apporte quelque chose de nouveau, car elle explicite la relation qui lie le destinateur et le destinataire – le destinataire n'est plus « quelqu'un », n'importe qui, mais est présent comme sujet à travers le « te » de « je *te* demande ».

Lacan, nous dit-il, fait une analyse linguistique de la phrase. Et il nous dit que l'analyse linguistique fait maintenant partie de la recherche scientifique.[29] Cela se traduit comment ? En faisant des verbes des fonctions, comme l'a fait Frege pour la logique. « Je te demande » s'écrit alors *F(x, y)*, avec *F* pour *demande*, et *Je* en place d'argument pour *x*, *te* en place d'argument pour *y*.

F(x,y) : *Demande (je, te)*

Le verbe qui lie deux prédicats, une fonction avec deux arguments sont binaires. Mais nous dit Lacan, dans certaines langues on peut dire *l'homme aime à son chien* pour dire qu'il a de l'amour pour son chien – est-ce toujours aussi binaire ?[30] Et il préfèrerait pouvoir dire, en français, *J'aime à toi*.

Il faut distinguer avec soin ces verbes de ceux qui se définissent par une relation ternaire, comme *Je te donne quelque chose*, ou *Je te demande*…[31] Dans le triangle du message que j'ai reproduit, on pouvait penser qu'il n'y avait que le destinateur, le destinataire et le message, ce dernier se conformant au code de la langue dans laquelle il se transmet. Mais le code lui-même est complexe, puisqu'il comprend la grammaire. Le schéma objectif de la communication, le triangle, « est moins complet que la grammaire, nous dit Lacan. »[32]
Il faut, dirais-je, ajouter un sommet au schéma. C'est ainsi que je comprends pourquoi Lacan dit que la grammaire a une « structure tétradique ».[33] Ajoutons ce sommet, pour obtenir un tétraèdre.



Tétraèdre (schéma de la page 66)

Premier point : nous ne sommes plus sur un plan, mais, pour un temps logique, dans un espace à trois dimensions.

Et Lacan poursuit son analyse linguistico-logico-topologique de la phrase : « Qu'est-ce que je te demande ? De *refuser*, autre verbe. » De refuser, *f*, ce que je t'offre, avec petit φ pour offre.

$$F(x, y, f(x, y, \varphi\,(x, y)))$$

On a grand *F* pour *demande*, petit *f* pour *refuser*, φ pour offre, *x* pour *je*, *y* pour *te*. Mais rien pour le "*ce"* de *"*ce que je t'offre", pour *l'objet* que je t'offre et que tu refuses. La formule est

[29] *op. cit.,* p. 83.
[30] *op. cit.,* p. 85.
[31] *op. cit.,* p. 85-86.
[32] *op. cit.,* p. 86.
[33] *Ibid*.

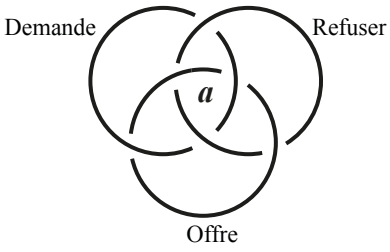
un nœud de sens, nous dit Lacan, « c'est d'un nœud de sens que surgit l'objet, (…) l'objet petit *a*. »[34]

Parce que : *c'est pas ça*

Reste en-dehors le ça de « parce que : c'est pas ça ». Dans le schéma du *c'est pas ça dans l'énoncé*, il met le *Ç* en-dehors de la tresse qui lie je-te-Demande-Refuse-Offre.[35] Et dans la représentation en volume, dans le *Schéma de la double tétrade*,[36] il avance ceci : « Peut-être pouvons-nous voir (…) dans la distance qu'il y a entre les deux pôles distincts de la demande et de l'offre, que c'est peut-être là qu'est le c'est pas ça. » – mais il ne figure pas dans le schéma.

Mais ces représentations en trois dimensions ne sont qu'une projection dans l'espace de nos perceptions. Elles ne rendent pas compte du fait que les verbes ne sont pas que des fonctions, ce sont des liens entre les arguments. Ce sont des nœuds. À en retirer un, c'est toute la structure qui s'effondre, chaque élément est séparé des autres, la phrase devient hors-sens. « C'est à dénouer chacun de ces verbes de son nœud avec les deux autres que nous pouvons trouver ce qu'il en est de cet effet de sens en tant que je l'appelle l'objet *a*. »[37] Le véritable sens que produit la phrase complète, dirais-je, c'est : « *c'est pas ça*. » Toute la structure de la phrase ne produit que l'impossible à dire ce qu'est le véritable enjeu de l'échange, *ça*, l'objet *a*. Objet *a* qui n'est pas le sens, mais effet de sens, produit par le serrage de la chaine signifiante.

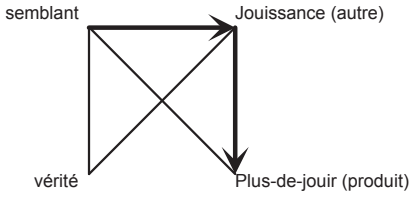
Et comme il suffit qu'un nœud verbal se détache pour que tous se dénouent, la chaine signifiante est borroméenne.



Un nœud borroméen à trois[38]

Des plus-de-jouir à l'objet cause du désir

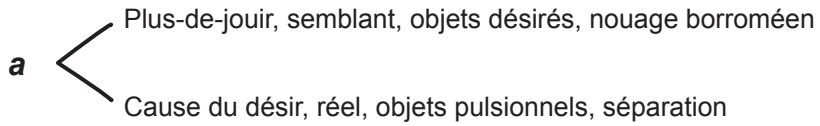
La production de l'objet *a* par serrage de l'entrelacs borroméen peut se dessiner avec le schéma des places que je dessinais plus haut :



[34] *op. cit.,* p. 87.
[35] *op. cit.,* p. 88.
[36] *op. cit.,* p. 89.
[37] *op. cit.,* p. 90.
[38] Un entrelacs borroméen peut nouer beaucoup plus de ronds, trois n'est que le minimum. J'ai fait ce schéma à partir de celui de la page 91.

Le semblant de l'entrelacs borroméen s'applique sur la jouissance, il la découpe en objets plus-de-jouir, objets concrets en apparence, comme on peut désirer se les procurer sur les marchés.

Mais il est une autre valeur de l'objet *a,* celle de cause du désir. Désir de retrouver l'objet perdu, l'objet freudien radicalement perdu, objet hors de toute prise par le semblant. L'entrelacs se défait, on retombe sur des binaires, « Je t'emmerde », « je te regarde », « je te parle », « je te bouffe »[39], binaires qui déclinent les objets pulsionnels petit *a* – l'objet anal, le regard, la voix, le sein – le *Ça* de « c'est pas ça ».



Voir en annexe page suivante : le problème de la quantité

[39] *op. cit.,* p. 92.

Annexe : Le problème de la quantité

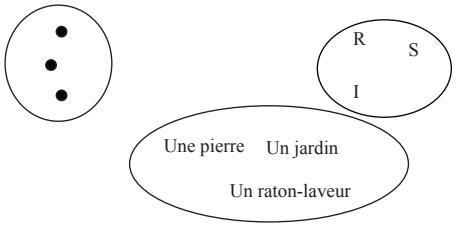
À de multiples reprises, lorsqu'il s'agit de nombres ou d'ensembles, Lacan précise qu'il n'est pas question de quantité. Par exemple, il préfère utiliser le terme vieilli de *quanteur* à celui de *quantificateur*, ce dernier évoquant par trop la quantité. Et il dit ceci : « Que la science repose, non sur la quantité, comme on le dit, mais sur le nombre, la fonction et la topologie, c'est ce qui ne fait pas de doute. »[40] Et lorsqu'il parle du normal et de l'état actuel des pensées, il est évident, si on lit « Radiophonie » que Lacan a écrit en 1970, c'est-à-dire avant de tenir son séminaire XIX, qu'il vise « l'infatuation de la catégorie quantité ».

Mais n'est-ce pas me soumettre à la catégorie quantité lorsque, faisant référence au Frege des *Fondements de l'arithmétique*, à plusieurs reprises je dis « combien ? » – combien d'objets non identiques à eux-mêmes ; combien de nombres jusqu'à y, etc. ? Définir le cardinal d'un ensemble comme le nombre de ses éléments, n'est-ce pas laisser penser que le cardinal répond à la question « combien d'éléments » ?

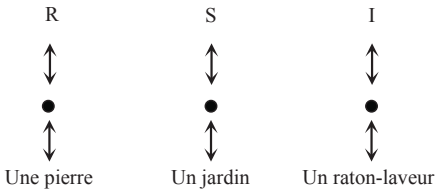
Si dans cet ouvrage Frege veut établir les *fondations* de l'arithmétique et donc du nombre, pour ce faire il ne peut faire appel à des nombres, dire « combien » au sens de la quantité, puisqu'en apparence on ne peut compter qu'avec des nombres, nombres qu'il s'agit de fonder.

Frege définit le nombre comme le nom d'une classe d'équivalence (Lacan parle d'*équinuméricité*).

Soient trois regroupements, celui de points, celui de RSI, et celui d'extraits d'un poème de Jacques Prévert[41] :



Ils appartiennent à la même classe d'équivalence, car on peut les mettre en correspondance biunivoque :



À aucun moment, nous n'avons parlé de quantité. Et en fait *nous ne savons pas combien* il y a d'éléments dans chaque ensemble. Nous ne savons seulement qu'ils ont le même « cardinal », pour reprendre le terme .

[40] *…ou pire, op. cit.,* p. 76

[41] J. Prévert : « une pierre, deux maisons, trois ruines, quatre fossoyeurs, un jardin, des fleurs, un raton-laveur ». Cité par Lacan dans « Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse », *Écrits*, Seuil, 1966, p. 275.

Lacan reprend l'exemple du maître d'hôtel[42], « celui qui confronte un par un chacun des éléments d'un ensemble de couteaux avec un ensemble de fourchettes. (…) à partir du moment où il y en aura encore un d'un côté et plus rien de l'autre, il apparaîtra quoi ? Que l'Un commence au niveau où il y en a un qui manque. » Le maître d'hôtel sait qu'il lui manque une fourchette ou un couteau. Mais il ne sait pas *combien* il a de fourchettes ou de couteaux.

Un nombre, c'est une classe d'équivalence. On peut nommer la classe d'équivalence de mon exemple « Trois » si l'on veut, mais ce n'est que le *nom* de ce nombre – le nombre, lui, est réel. La suite des nombres entiers sera la classe des classes d'équivalence.

La théorie des ensembles est fondée à partir du concept d'ensemble, et non de celui d'élément. D'où la définition du 1 comme ce qu'ont en commun tous les ensembles qui ont un élément, c'est-à-dire que « 1 » est ce en quoi tous les ensembles qui ont un élément sont équivalents. Comment comprendre « le nombre comme classe d'équivalence » ? Soient deux ensembles, l'un de trois ânes, l'autre de trois étoiles. Ils n'ont en commun que le fait d'avoir trois éléments. Ils ne sont équivalents que vis-à-vis du nombre trois. Ils appartiennent tous deux à la classe d'équivalence « trois ».

[42] *…ou pire, op. cit.,* p. 146. Je crois que Lacan le reprend à Bertrand Russell.